

Théâtre : ces mots qui apaisent les maux

TENDANCE Sur scène ou dans un cadre médical, jouer fait du bien et panse parfois des blessures profondes. Deux spectacles actuellement à l'affiche, « Les Chatouilles, ou la Danse de la colère » et « Maligne », en témoignent.

MARIELLE HÉLIOT
 ariel@lefigaro.fr
 blog.lefigaro.fr/theatre

Monter sur une scène pour raconter, se raconter, surmonter une épreuve n'est pas nouveau. Le théâtre a de tout temps été un facteur de cohésion. D'un peuple, et c'est le cas dès l'Antiquité grecque avec la vertu de la catharsis. Une vertu que l'âge classique conserve - il faut « purger les passions » - et que la modernité n'a pas abandonnée. Les auteurs dramatiques d'aujourd'hui ambitionnent tous de nous faire mieux comprendre la réalité et d'apaiser les conflits, le temps de ce moment de partage qu'est un spectacle. La catharsis peut être aussi individuelle. Deux spectacles en témoignent, écrits et joués par deux femmes jeunes et talentueuses (lire ci-dessous).

Depuis Freud, on a compris que si l'inconscient existe, il est un grand

« En jouant soi-même, on peut devenir meilleur. C'est un travail très particulier »

PHILIPPE CAUBÈRE

théâtre. Le savant viennois a d'ailleurs puisé dans le fonds tragique pour élaborer figures et concepts, et il soulignait qu'un Schizophrène - pour ne citer que l'un de ses contemporains - en savait autant sur les sourdes motivations et souffrances des hommes que lui.

Vertus thérapeutiques

La médecine et le théâtre ont souvent partie liée. Que ce soit par des compagnies qui ont su inventer des places, des « rôles » au sein même des structures hospitalières, telle la pionnière, Le Rire médecin, ou du côté de la psychiatrie, notamment, par la place accordée à l'art dramatique, au jeu. Dire sous le regard de l'autre aurait des vertus thérapeutiques ou, en tout cas, aiderait à moins souffrir, à se construire.

« On ne fait pas ça pour se soigner, mais pour se trouver », dit Philippe Caubère qui, depuis quarante ans, seul en scène, rejoue sans cesse sa vie

- jusqu'à nous avoir fait assister à sa naissance. Il n'a jamais pensé le théâtre comme thérapie personnelle. « Je ne dis pas qu'il n'y ait pas une part thérapeutique dans l'art en général. Mais il serait illusoire d'imaginer que l'on puisse guérir de quoi que ce soit en jouant. J'en ai souvent parlé avec des copains psychanalystes. Lorsque l'on écrit, que l'on monte seul en scène pour raconter sa vie, on ne cherche qu'une chose : être bon. Lorsque j'ai commencé le Roman d'un acteur, je n'aurais pas pu me permettre de jouer. J'étais mauvais. Il y avait trop de distance entre ce que je faisais sur le plateau et moi-même. En jouant soi-même, on peut devenir meilleur. C'est un travail très particulier... Et lorsqu'on essaie de jouer des femmes, comme je l'ai fait, on apprend beaucoup. Il s'agit d'initiation, de travail. On peut devenir meilleur. »

Le théâtre n'est pas une cure. Le théâtre n'efface rien. Fabrice Luchini ne dit pas autre chose, lui qui, souvent,

se présente seul en scène en compagnie de grands auteurs et de textes qu'il ne cesse de remâcher, redire, cherchant sans cesse l'exacte intonation, le sens. Dans Poésie?, qu'il reprend le 7 mars au Théâtre Montparnasse, il interroge Rimbaud, Nietzsche, Céline, La Fontaine et éclaircit les textes de remarques très personnelles puisées dans le présent, l'actualité. Il fustige aussi certains manies contemporaines.

Il partage, dans un mouvement de générosité jamais démenti, évoquant son expérience la plus intime de la construction de soi. Il ne la sépare à aucun moment de la connaissance aiguë des plus grands textes de la littérature. Jouer, il ne saurait s'en passer, mais, même s'il en fait matière à plaisanterie, il reconnaît sa dette au grand psychanalyste à qui il a eu la chance de se confier.

Ainsi, le théâtre, si prompt parfois à vouloir dénoncer les injustices, apaise-t-il les âmes. ■



Andréa Bescond (à gauche) a écrit et interprète Les Chatouilles, pour témoigner de son passé de petite fille abusée. Dans Maligne, Noémie Caillaud (à droite) raconte comment elle a dû cohabiter avec la malade.



Andréa Bescond, danser l'indicible

Andréa Bescond est danseuse et comédienne. C'est après un début de carrière assez conséquent qu'est né ce spectacle, écrit par elle et qu'elle interprète sous le regard aimant de son mari, Éric Métayer.

C'est sur le grand plateau du Théâtre Antoine, devant une salle pleine à craquer, que l'on a vu pour la première fois Les Chatouilles. Stéphanie Bataille, directrice déléguée auprès de Jean-Marc Dumoussier et Laurent Ruquier, avait mis en place cette séance exceptionnelle en septembre 2014, après les représentations du spectacle dans le cadre du Festival off d'Avignon, l'été précédent. Dès ce mois de juillet 2014, le public avait été frappé par l'originalité et la force de ce moment étrange dans lequel la danse et les mots se lient pour dire le passé d'une jeune femme blessée, son passé de petite fille abusée.

Abusée par un ami des parents. Des « chatouilles » disait Ogro, de simples chatouilles comme on fait aux enfants, pour qu'ils rient. Mais il s'agissait bien d'autre chose et le titre est d'ailleurs Les Chatouilles, ou la Danse de la colère. Mise en scène par Éric Métayer, Andréa Bescond parle avec son corps, danse, glisse, se tord, ploie, tombe, se relève, se redresse, parle.

Elle a choisi de nommer le personnage Odette. Elle est Odette et elle est aussi tous les personnages qu'elle rencontre. Odette, comme l'héroïne blessée du Lac des cygnes. Une petite fille de 8 ans qui subit la perversité d'un adulte, une petite fille qui sa maman ne veut pas entendre.

Dans Maligne (lire ci-contre), les personnes que croise celle qui (se) raconte sont portées par les voix off de plusieurs comédiens et comédiennes. Andréa Bescond, elle, donne corps et voix,

littéralement, à tous les protagonistes.

L'artiste a d'abord choisi la danse pour s'exprimer. Elle a eu un long parcours avant d'écrire ce texte. Elle a toujours, instinctivement, dansé. Elle a connu la discipline, l'ascèse de l'apprentissage. Et après le Conservatoire, elle a voyagé. Elle s'est aventurée aux confins des territoires géographiques et chorégraphiques. De l'Afrique aux pratiques urbaines de Californie, elle a tout expérimenté. Elle ne buvait pas, elle cherchait. On l'a vue chez Blanca Li. Elle a travaillé au Cirque du Soleil. Elle a travaillé sa bosse. Elle a joué au théâtre.

L'art au-dessus de tout

Et puis un jour, elle a écrit. Ce qui est très puissant dans Les Chatouilles, ou la Danse de la colère, c'est qu'il n'y a aucune complaisance, aucune tentation pathétique. Elle témoigne. Au passage, Andréa Bescond nous rappelle les chiffres officiels : en France 75 000 cas d'abus d'enfants sont recensés. Elle ne souhaite pas dire « C'est mon histoire ». Elle pense aux autres et elle met l'art au-dessus de tout.

Dès le Théâtre Antoine, on l'avait ressentie : le cœur noué, on riait beaucoup. On souriait, mais on éclatait de rire, aussi, dans cette grande salle suspendue aux mots et aux maux de la danseuse-comédienne dirigée avec tact par Éric Métayer. Sans doute est-ce l'une des forces les plus grandes de ce moment à part, de ce spectacle qui ne ressemble à aucun autre. On rit, comme Andréa Bescond, comme Odette.

L'artiste sait qu'après cette traversée si originale, d'autres aventures, d'autres spectacles, d'autres personnages l'attendent. Elle est libre. ■

Agenda

« Les Chatouilles, ou la Danse de la colère »
 Petit-Montparnasse (Paris XIV^e), du mardi au samedi à 21 heures, samedi à 16 h 30.
 Tél. : 01 43 22 77 74.
 Texte publié par Les Cygnes (10 €).

« Maligne »
 Pépinière-Opera (Paris IV^e), jeudi, vendredi, samedi à 19 h.
 Tél. : 01 42 61 44 16. Texte publié chez Payot (10 €). Représentations exceptionnelles à Chinon lundi 7 et mardi 8. Reprise à Avignon, dans la grande salle du Théâtre des Beliers, du 5 au 31 juillet.

« Poésie ? »
 Fabrice Luchini au Théâtre Montparnasse (Paris XIV^e).
 À 20 h le lundi, à 18 h 30 du mardi au jeudi.
 Tél. : 01 43 22 77 74. À lire : Comédie française, ça a débuté comme ça, Flammarion, 19 €.

« Ancien malade des hôpitaux de Paris »
 Pour retrouver la médecine, un texte hilarant de Daniel Pennac chez Poche (4,80 €) magistralement interprété par Olivier Saladin. Théâtre de l'Atelier (Paris XVIII^e).
 À 21 h du mardi au samedi, 15 h le dimanche.
 Tél. : 01 46 06 49 24.

Noémie Caillaud : « Le public se reconnaît dans mon histoire »

Elle aussi a échos à Avignon. Aux Beliers que dirige Arthur Jugnot, le public du off a fait un triomphe à Maligne. Noémie Caillaud nous raconte cette aventure inattendue.

LE FIGARO. - Est-il exact que vous n'avez jamais joué avant Maligne ?
 Noémie CAILLAUD. - Je n'avais jamais joué en public. Mais j'ai aimé le théâtre depuis toujours. À Richelieu, où j'ai grandi, j'ai un peu appris, participe à des ateliers au collège, au lycée, joué avec des amateurs. Après mon bac, je me suis installée à Paris pour apprendre le métier de comédienne. Ma mère était assez inquiète !

Quel cours avez-vous suivi ?
 J'ai été admise au cours de Jean-Laurent Cochet, où j'ai énormément appris. C'est un professeur très exigeant qui nous demande une rigueur de chaque instant, une humilité face aux textes, et cette formation me souriait dans tout ce que j'entrepris aujourd'hui.

Comment gagnez-vous votre vie ?
 Je travaillais dans le bar qui est à l'angle de la rue, juste à côté de La Pépinière. L'éthère exténuée. Les directeurs du théâtre me voyaient et m'avaient prise en amitié. Ils m'ont proposé du travail à l'accueil, dans leur théâtre. Cela a été merveilleux.

Mais la maladie a brisé tout cela...
 Oui. J'étais fatiguée et un jour le verdict est tombé : cancer du sein. Mais je n'aurais pas su affronter la maladie sans le soutien extraordinaire des trois directeurs. Justement. Je ne les remerciais jamais assez. Caroline Verda, Emmanuel de Dietrich, Antoine Coutrot. Je n'ai jamais quitté mon poste. Je ne disparaissais que pour les chimios.

À quel moment avez-vous décidé d'écrire votre histoire ?
 Ce sont mes amis de La Pépinière qui me l'ont conseillé. Ils m'ont présenté Gabor Rassov qui m'a aidée à écrire. Dans le cours de la saison dernière, ils ont mis sur pied quelques séances spéciales. Une manière de se retrouver enfin face au public. Avec dans la salle des amis et des connaissances ! Jean Robert-Charrier, Thierry Harcourt, Alexis Michalik...

Comment avez-vous vécu les représentations de cet été à Avignon ?
 Avec un sentiment d'irréalité et de reconnaissance. Je n'en revenais pas ! J'ai aimé que le public aille plus loin que ma petite histoire et se reconnaisse dans ce que je raconte, j'ai aimé cette relation profonde qui s'installe entre un public et une histoire, un interprète.

La mise en scène de Morgan Perez... avec des voix off, vous aide-t-elle ?
 Je ne suis pas seule, jamais seule sur le plateau car de nombreux comédiens ont accepté de prêter leurs voix aux personnes que je rencontre dans ce parcours du combattant ! Jeanne Arènes, qui m'avait conseillée sur l'écriture, Romane Bohringer, François Morel, Olivier Saladin, Dominique Valadié (je suis en troupe !)

Est-ce qu'écrire et jouer Maligne vous a guéri ?
 Ce sont les médecins, tous les personnels soignants qui se sont occupés de moi qui m'ont guérie et lorsqu'ils sont dans la salle, je suis très émue. Un jour je passerai à autre chose. J'écris un autre texte, à deux personnages. Maligne commence à être traduit à l'étranger. Je n'en reviens pas encore tout à fait !

PROPOS RECUEILLIS PAR A.H.